

Lecture de Alain Roussel

Le 2 Juillet 2010

Festival « Le mois de lecture »

Bonjour,

Je tiens d'abord à exprimer le plaisir que j'éprouve d'être présent parmi vous pour cette lecture, ici en République Tchèque. Certains aspects de la poésie Tchèque, sens du quotidien et humour notamment, me touchent tout particulièrement. L'amitié que je partage avec Petr Král depuis de longues années y est indéniablement pour quelque chose.

Je vais commencer cette lecture par 5 textes extraits d'un livre publié aux Editions Lettres Vives : « La légende anonyme ». Ce sont en effet de très courtes légendes qui relatent les tribulations de l'homme face à l'espace, le temps, l'errance, la présence et l'absence, les jeux du même et de l'autre.

Il marche dans la neige. C'est peut-être un champ, mais on en cherche en vain les limites. Peut-être marche-t-il dans l'étendue, sans mémoire et sans nom. Il marche depuis toujours, c'est-à-dire ici : en quelque sorte un piétinement élargi. Il faudra bien qu'il s'arrête un jour, mais il ne connaît pas l'immobilité. De très voisins l'appellent l'itinérant. Quand la neige a fondu, il marche dans les blés ou dans les coquelicots, mais c'est encore comme une tache blanche devant lui et il appelle cela sa lumière.

Le reflet lui fut fatal. Quand il découvrit son image dans l'étang, elle le renvoya d'image en image vers un visage qu'il ne connaissait pas. Il devint

un vagabond, ni identité, ni domicile. A force d'épier, il se laissa gagner par le recul et finit par pousser son voyage devant lui. Il prit ainsi du retard sur les choses et sur lui-même, retrouvant en tous lieux sa trace ancienne. Il ne savait plus traverser. L'intimité des forêts lui étant interdite, il allait par les lisières. Souvent, on le voyait marcher vers le soleil, balbutiant des mots sans suite dont il écoutait longuement l'écho dans l'espoir qu'il lui revînt avec le chant natal. Quand tout à coup la fatigue le prend, il s'arrête et s'endort : il attend en secret que la nuit vienne prendre possession du cristal.

Il y a l'écho, d'un mur à l'autre. Lui, c'est le mur d'en face, toujours le mur d'en face. C'est comme cela qu'il habille son creux : une politesse pour le néant. D'où vient le vent qui porte la voix ? Il regarde du mauvais côté sans doute, à chaque fois être pris au dépourvu : balle déjà renvoyée, lui laissant seulement un murmure, bruit d'un mince filet d'eau pour évoquer la mer. Mais le plus terrible, c'est dans la brique : cette répétition du ricoche dans les couloirs. Les mots le harcèlent jusque dans son sommeil, autres interlocuteurs se faisant passer pour lui. Mais qui est-il, après tout ? Il reste à son actif que le bord du mur est aussi le bord du ciel.

Il prit sur toutes choses la revanche du mongol. Dans son renoncement à trouver un centre, le néant fut son modèle, l'étendue son guide. Détruisant huttes et cabanes, cette fragilité insistante des lieux, il répandit partout une sorte d'effacement. Il voulait sans doute que le monde soit plus léger, que ciel et terre se confondent au creux d'un même reflet insaisissable dans le miroir, son propre visage nié. Sa croyance au désert en fut un nomade, mais sans tribu, cette reconnaissance. Cependant, à force de vouloir être personne dans ce n'importe où provisoire qu'il transportait au fil de sa marche dans la durée, il finit par ne ressembler qu'à lui-même.

Il retrouva un lieu, se reconnut dans la glace. Il identifia ses traces et vit que le désert lui offrait creux et bosses, une accumulation de bornes tassées et de repères qui le remirent sur sa propre route. Il apprit à reconstruire sa cabane, avec du ciel autour et du ciel dedans. C'est vraisemblablement pour cela que depuis il entend en lui-même les plus beaux chants d'oiseaux.

Chaque matin, il se préparait pour le rôle. C'était toujours la même pièce, les mêmes décors extérieurs, mais il s'intéressait surtout aux coulisses où, sans public, se jouait l'autre drame. De celui-ci, il ne connaissait rien sinon la nécessité intime de lui prêter sa voix et ses gestes pour une représentation dont il croyait être l'intrigue. Aussi, faisait-il confiance à son souffleur, et il récitait aveuglément, respectant les accélérations soudaines et les silences qui lui venaient du fond du trou. Il ne savait rien non plus de ce souffleur, mais un jour qu'il se penchait plus profondément en lui-même sans pour autant l'identifier, il parvint à lui voler le livre qu'il tenait ouvert dans ses mains. Il s'aperçut alors qu'il n'y avait rien d'écrit : le recto et le verso de l'abîme restaient obstinément blancs. Il continue pourtant de se préparer pour le rôle, s'offre dans les coulisses à la représentation. Tout est en ordre : le souffleur est dans le trou avec le livre et dicte avec la même aisance. Mais lui maintenant, ayant perdu son alibi, il balbutie.



Voici maintenant un extrait de « La vie privée des mots », publié en 2008 aux Editions de la Différence. C'est un livre difficilement traduisible. En effet, j'ai utilisé pour l'écrire deux techniques singulières. L'une est la « cabale phonétique » qui permet, à partir des sonorités, de la phonétique, de jouer sur le sens des mots. L'autre est une interprétation symbolique très personnelle de la forme des lettres de l'alphabet. Ainsi, pour prendre un exemple, dans le mot « mot », en français, le « m » représente pour moi un énigmatique chameau à trois bosses, particulièrement utile pour la traversée des déserts à plusieurs dimensions de l'imaginaire, le « o » est son œil et le « t » est un gouvernail avec lequel il se dirige dans l'inconnu de la langue. Le but est d'intervenir sur la matérialité des mots pour dégager un sens nouveau qui existe mais que l'usage courant de la langue ne nous permet pas de voir. J'ai appliqué ces méthodes à la langue française, mais elles sont évidemment utilisables dans d'autres langues.

Pour cette lecture, j'ai choisi des extraits plus facilement traduisibles. J'émetts en effet, vers la fin du livre, l'hypothèse qu'il manque une lettre à l'alphabet. Qu'est-elle devenue ? A-t-elle été assassinée ? A-t-elle été kidnappée ? Est-elle tombée amoureuse d'une lettre d'une autre langue ? Voici ces extraits :

Et s'il manquait une lettre à l'alphabet, rien qu'une lettre ? De ce fait, il manquerait aussi dans la langue tous les mots dont elle fait partie. Le langage serait alors impropre à exprimer certains aspects du monde, certains états de l'être, certaines émotions. Il y aurait des blancs dans l'expression, des lieux aveugles correspondant pourtant à des choses bien réelles. Par conséquent, celles-ci ne seraient évoquées que par défaut, d'une manière très approximative. On parlerait d'expérience ineffable, indicible, inexprimable, innommable, de réalité insaisissable, impénétrable,

de mystère indéchiffrable, autant de preuves de notre incapacité à dire vraiment, un constat de carence. L'invention de cette lettre, ou sa redécouverte s'il s'avérait qu'elle eût été perdue comme l'affirment certains mythes, serait susceptible d'ouvrir des perspectives nouvelles à l'expression et à la connaissance.

...

Après tout, cette lettre est peut-être allée vivre ailleurs, dans une autre langue. Ce n'est pas irréaliste. Elle a pu tomber amoureuse d'une lettre étrangère. Si elle est très attirante, comme je le pense, les soupirants ne doivent pas manquer. Je l'imagine très bien tomber amoureuse d'une lettre de l'alphabet hébreu, arabe ou sanskrit, charme oriental oblige, s'enfuir et aller la rejoindre dans une de ces langues pleines des suavités et des splendeurs de l'Orient. La voilà dans un palais des mille et une nuits, dansant pour je ne sais quel sultan du verbe, lui révélant, au fur et à mesure qu'elle se dévoile, ses voluptueux mystères. Ah, l'amour ! Rien ne lui résiste. Même le roi Salomon n'avait pas pu s'empêcher de transmettre, sous l'emprise de la passion, le secret de la langue des oiseaux à la reine de Saba. C'est une piste parmi d'autres. D'autant plus que je la sens un peu volage, cette lettre. Je ne crois pas en sa fidélité. Elle aurait pu tout aussi bien s'amouracher d'un hiéroglyphe égyptien ou d'un idéogramme chinois. Le seul élément de l'enquête dont je suis certain, c'est qu'il y a une lettre manquante, qu'elle ait existée ou qu'elle soit encore à naître !

...

Que dire d'autre ? C'est le matin. Après de longs jours de pluie et de grisaille, le soleil vient enfin d'apparaître. Je l'aperçois par ma fenêtre ouverte. Il éclaire les arbres, les buissons, les façades, les passants, les nuages, le ciel. Sous cette lumière, le monde m'offre de multiples formes qui m'interpellent. L'univers parle, l'univers écrit, même si je n'en comprends pas forcément la langue. Comme le vent, la montagne, la nuit,

le jour, nous faisons tous partie de son alphabet. Chaque homme, chaque fleur, le moindre caillou sont des lettres. Les mots du monde s'unissent à notre insu pour créer des phrases qui tournent indéfiniment sur elles-mêmes, comme la terre, le temps et l'espace. Voulant comprendre cette langue étrange de la nature, l'homme invente ses propres mots. Il cherche à travers son verbe imparfait une traduction impossible, essayant de nommer arbitrairement les choses qui parlent un autre langage que le sien, un langage où le signe et l'être sont inséparables. Aussi improbable que cela puisse paraître, il y a parfois des rencontres fulgurantes. Les mots de l'homme et ceux du monde se rejoignent, fraternisent. Soudain des portes s'ouvrent. J'ai déjà éprouvé cette sensation qui transporte, qui porte en extase. Je la voudrais plus fréquente, pouvoir la reproduire plus souvent. Le sens devient alors lumineux, d'une évidence absolue, au-delà ou en dehors des mots même, et si nous voulons en parler, nous ne le pouvons pas : nous sommes réduits au silence.

A cet instant, regardant par la fenêtre, le monde me tient à distance. Il ne me lance pas de passerelle. Je peux néanmoins en apprécier toute la beauté. L'arbre devant moi, avec son feuillage de lettres, est magnifique. Je ne me lasse pas de le contempler. Si je voulais, je pourrais l'êtreindre. Serais-je amoureux ? C'est possible. L'arbre est un grand séducteur. J'en arrive à me dire que la lettre perdue n'est peut-être pas si introuvable que je le pensais. Par amour, elle serait passée du côté du monde. Je l'imagine fort bien se prendre de passion pour un de ces arbres, semblables à celui qui se penche avec désinvolture sur ma terrasse, se demandant peut-être ce que je fais là, sur ce qu'il considère comme son territoire. Je peux même imaginer qu'elle a fini, d'arbre amant en arbre amant, par échouer ici, cette lettre. Elle serait là, se pâmant parmi les feuilles, impudique. Il ne me resterait plus qu'à la découvrir, au milieu d'une vaste variété de formes sans cesse renouvelées par le vent. Courage mon ami ! Me voici à l'ouvrage, scrutant les dentelures, fouillant les jupons de verdure, à la

recherche d'une lettre amoureuse dont je ne sais même pas à quoi elle ressemble.

...

Je ne puis m'empêcher de penser à la lettre manquante. Je suis littéralement obsédé par elle. J'invente les scénarios les plus extravagants, allant même jusqu'à prétendre que c'est le monde qui, cédant à la curiosité, serait passé du côté du langage des hommes. Dans la boule de cristal de mon imagination, je vois la scène assez précisément. Un scribe des temps anciens est installé sous un coudrier dont il a découpé un morceau d'écorce sur lequel il vient de recopier les lettres de l'alphabet. L'air satisfait, il s'allonge sous le feuillage pour une longue sieste. Pendant tout ce temps, l'arbre n'a pas cessé de l'épier. Il l'a observé par les nœuds écarquillés de son bois. Après tout, il en avait bien le droit. C'est sur un fragment de son écorce que le copiste a écrit et donc cela le concerne, même s'il se serait bien passé de cette mutilation. D'abord meurtri, puis offensé, puis courroucé, puis intrigué, il veut en savoir plus sur les signes étranges qui lui ont coûté cette blessure. Profitant du sommeil du calligraphe, il fait appel à une fourmi noire -ç'aurait pu être une araignée ou un moustique, mais c'est une fourmi, allez savoir pourquoi- pour se rendre sur les lieux. La voilà partie. Elle arpente maintenant l'écorce. Avec célérité, elle court d'une lettre à l'autre, mais elle n'y comprend rien. De guerre lasse, elle repart, en laissant derrière elle son empreinte dans l'encre qui n'est pas encore sèche. Le dormeur ne s'est aperçu de rien. Il se réveille, ramasse l'écorce qu'il confit à un autre scribe. Celui-ci recopie l'alphabet. Croyant qu'il s'agit d'une lettre, il y intègre la marque de la fourmi. Celle-ci venant du monde, elle confèrera aux mots qui la contiennent un pouvoir sur le monde. En raison du danger que comporterait sa divulgation entre des mains profanes, cet alphabet sera tenu secret, transmis seulement d'initié en initié respectant la « discipline

de l'arcane ». Cette calligraphie magique, susceptible d'influer sur les événements, existe-t-elle encore aujourd'hui ? Je n'en sais rien. Je soupçonne toutefois certaines enluminures, certains grimoires, certains sceaux et talismans d'en porter la trace, mais déformée et ayant ainsi perdu beaucoup de sa puissance.

...

J'en connais maintenant un peu plus sur la vie privée des mots. S'il y a dans ma démarche une originalité, elle consiste le plus souvent à tenter de débusquer le sens directement à partir des signifiants en agissant, par le biais de la cabale phonétique et d'une interprétation symbolique de la forme des lettres, sur leur morphologie orale et écrite. De cette manière, les mots m'ouvrent leurs portes, leurs fenêtres, et même leur cœur. Ils me font des confidences, me dévoilent des secrets et en gardent d'autres dont j'ai le pressentiment qu'ils sont de la plus haute importance et concernent le mystère de nos origines et de nos fins, de notre présence au monde. Ils peuvent aussi me révéler des passages dérobés donnant sur d'autres mots, ou tout simplement sur la vie, pour relancer ailleurs la quête du sens. Ils sont inépuisables. Il m'arrive d'être témoin de leurs ébats, de leurs jeux, de leurs querelles, de leurs batailles. D'un siècle à l'autre, les mots se modifient physiquement. Des lettres sont éjectées et remplacées par d'autres, au gré des combats sans merci qu'ils peuvent parfois se livrer. Je ris avec eux. Je danse avec eux. L'avouerai-je ? Je pleure avec eux. Ils m'apportent de la lucidité, du rêve, du légendaire, de la volupté et une sorte de spiritualité à ciel ouvert, en dehors des religions qui ne sont trop souvent que des caricatures et des moyens d'asservissement. Même si je les malmène, j'ai le sentiment, sans doute un peu narcissique, que les mots m'aiment bien, qu'ils sont prêts à m'accueillir. Sans doute peuvent-ils aussi me tenir à l'écart, me rejeter. Comme je l'ai déjà écrit, j'essaie alors d'entrer par effraction. Je peux aussi les traquer sans relâche, les acculer.

Mais cette façon de procéder n'a pas ma préférence. Je ne l'utilise qu'en dernier recours. Si les mots se taisent, c'est que je ne suis pas mûr pour entendre, qu'il me faut encore attendre.

...

Si je cherche un sens caché, c'est surtout celui qui échappe à toute préméditation, à toute volonté de cryptage. Je cherche bien davantage, par une méthode basée sur des connotations phonétiques, à inventer un sens, à donner du sens à ma pensée, à ma vie, dans une perspective à la fois ouverte et ramifiée. Je frotte des lettres, des syllabes, à l'intérieur des mots, libérant l'étincelle. Avec des techniques qui peuvent sembler archaïques, j'apprends à faire un feu de langue. Des significations usuelles, il ne reste que la cendre. Attisé par le vent, l'esprit s'envole de flammes en flammes, relançant la quête toujours plus loin, toujours plus haut. Du moins c'est ce que je voudrais. Cette activité intense m'a ouvert à la vision. Je vois des choses que je n'avais jamais vues. J'entends des choses que je n'avais jamais entendues. La pensée, dont la mienne n'est qu'un fragment, rayonne. S'il y a de ma part une recherche sur la langue, elle relève de la poésie et non de la linguistique. A quelques exceptions près, je n'ai qu'une attirance restreinte pour les travaux de ces spécialistes. Je les ai lus ou essayé de les lire. La plupart du temps, dans leurs livres, les mots s'ennuient à mourir. Ils voudraient être ailleurs. Les seuls qui m'inspirent, dont j'ai l'impression qu'ils me rendent plus intelligents à chaque lecture, qu'ils m'emmènent en voyage, ne sont pas vraiment des linguistes, à peine des sémiologues. Il y a en eux une sensualité des signes qui les rend fréquentables. Je pense tout particulièrement à Roland Barthes, avec « L'empire des signes », et à Umberto Eco.

Le monde a sa propre langue, je dirais même ses propres langages. Ce que nous en saisissons par l'intermédiaire de nos sens n'est qu'une infime partie que nous essayons de traduire par des mots. Le reste, qui n'est pas à

dimension humaine, est incompréhensible. Cependant, le champ du réel auquel nous avons accès, aussi petit soit-il au regard de l'univers, nous apparaît immense, et il l'est en effet. Il est aujourd'hui méticuleusement étudié par les sciences, grâce à des techniques de plus en plus élaborées. Mais, dans des moments privilégiés, il peut parler autrement à l'homme, non pas dans une distance mentale, mais dans une connivence qui les rapproche, illumine les sens, la pensée, la parole. Naître ensemble, tel est la nature de cette connaissance d'ordre magique, mystique ou poétique, comme on voudra, mais toujours sensuelle. Sans avoir à agir sur les signifiants -cette autre voie que j'ai privilégié dans ce livre-, mais les employant tels quels, une autre signification se révèle. Le monde se met à penser dans l'homme. Les signifiés, ces « représentations psychiques de la chose », sont comme transfigurés. Se faisant écho au fil de la phrase, ils disent ce qu'ils n'avaient jamais dit. La quête du sens, incluant justement cette sensualité, par les signifiés, selon une méthode basée sur le principe des correspondances, qui n'est pas nouvelle, a été très largement explorée par Malcolm de Chazal. Je renvoie les lecteurs à ses ouvrages, notamment « Sens plastique » et « La vie filtrée », hauts lieux d'une humanisation poétique du monde. Tout n'a pas encore été dit. A côté de cette voie royale, qui n'est pas d'ailleurs sans tâtonnement, il reste encore des chemins à arpenter, des liens à tisser, des signifiés en apparence très éloignés à rapprocher.

Le plus souvent, l'homme est condamné à dire maladroitement le monde. Mais même mal dit, il le dit, et il est bien le seul, parmi toutes les créatures, à pouvoir le dire. Sa voix aurait pu être un cri au milieu d'autres cris, avec juste ce qu'il faut de distinctif pour se faire reconnaître comme cri humain. Sans doute en a-t-il été ainsi au commencement. Grâce à ses capacités de phonation, l'homme avait vocation à articuler, à parler, à nommer les choses. Les nomme-t-il selon leur nature, en partie seulement. Les mots sont doubles. Par l'intermédiaire des organes des sens qui les

construisent, les signifiés sont des représentations des choses, entretiennent avec elles une relation quasiment naturelle, au plus proche. S'il n'y avait qu'eux, la signification serait en quelque sorte figée par l'évidence de la désignation. C'est le signifiant, dans son rapport arbitraire au signifié, qui apporte l'indispensable mobilité du sens et ouvre indéfiniment l'espace de la connaissance. On ne dira jamais assez que cet arbitraire-là ne signifie pas gratuité mais implique, une fois admis, une nécessité. Dans une culture donnée, à un moment donné, le signifié « âne » a pour signifiant « âne ». Pourquoi ce mot plutôt qu'un autre, je n'en sais rien et cela ne m'intéresse pas vraiment. C'est ainsi, c'est tout ce que je puis dire. Comme dans un couple où l'homme et la femme s'inventent des ressemblances, je constate simplement que, dans la liaison fatale constituée par le signe, le signifiant se met à mimer, au moins symboliquement, le signifié, et réciproquement. Sans être le portrait craché, le signifiant « âne » a un petit quelque chose du signifié « âne », dans sa dimension métaphysique, psychologique et même physique. En même temps, le mot « âne », parce qu'il reste arbitraire, peut se créer toutes les relations possibles et imaginables avec les autres mots. Il voyage à travers la langue par la connotation, la cabale phonétique, mais aussi comme il l'entend, en toute liberté. Après tout, si le mot « âne » veut s'acoquiner avec le mot « coqueluche », « fourchette », « parasol » ou « ministre », c'est bien son droit et c'est souvent moins incongru qu'il n'y paraît. Il peut même, comme je l'ai déjà écrit sous une autre forme, nous porter, de signifiant en signifiant, de signifié en signifié, de signifiant en signifié, de signifié en signifiant, vers les plus hauts sommets du sens, jusqu'à l'extase, jusqu'au divin, jusqu'à l'indicible. Le mot « âne » se vide alors de toutes les significations, se remplit d'une lumière radieuse, et on reste devant lui, ébahi, incapable de parler, l'esprit aussi vide que lui, et tout illuminé, comme Jacob Böhme devant son vase en étain inondé de soleil. Igné, le signe : le signe est en feu.



Je vais continuer ma lecture par des extraits de « L'ordinaire, la métaphysique », publié chez Cadex. J'ai cherché dans ce petit livre à réinterroger les objets les plus banals : qu'est-ce-que la chaise, la table, la porte etc..., dans une perspective que je qualifie de métaphysique, plus précisément quelque part entre la poésie et la métaphysique.

LA CHAISE :

La chaise est toujours assise. Elle se mime assise jusqu'à s'identifier assise, elle ne sait pas qu'elle est chaise. Elle s'appuie sur quatre pieds fragiles qui, à peine élançés, se tordent pour construire un socle de bois. Le dossier court est une dernière concession à la verticalité, mais l'apparence générale, par le jeu trop rigoureux des angles droits, n'exprime aucune ferveur ou envolée. La chaise est fondamentalement le lieu d'une incroyance. Elle n'attend personne. Que je vienne m'asseoir, moi l'homme, que je daigne à mon tour me plier, prendre la posture, et elle s'insurge. Elle se met à grincer, à peser sur le sol d'un poids qui n'est pas le sien. C'est là, dans l'épreuve, dans l'acceptation de l'occupant, qu'elle commence à se reconnaître comme chaise. Je suis assis, cela je le sais, mais je ne sais pas encore que je suis chaise. Qui me fera prendre conscience de ma nouvelle

nature ? Le ciel alors viendra s'asseoir sur moi, un ciel tassé qui me dictera mon nom et mon rôle. Je sais maintenant que je suis chaise. Le ciel, évidemment, sait qu'il est assis, mais qu'il soit chaise il l'ignore encore. Qui le lui dira, à lui, l'unique, qui viendra s'asseoir sur lui pour lui prouver ? Le néant, d'un seul coup de pied, a envoyé la chaise voler.

LA TABLE :

La table est toujours au centre. Même dans un coin, elle est au centre. Elle ne reconnaît pas d'autres lieux que sa propre surface. Son bord est pour elle une limite infranchissable : en dehors, il n'y a rien. C'est tout juste si elle admet l'existence de mes coudes posés à même le bois, mais elle nie mon visage qu'il me faudra chercher ailleurs. C'est cela, la table, en occupant le centre, me condamne à l'errance. Longtemps, j'ai marché dans son jeu, j'ai joué l'usurpateur par toutes sortes d'approches destinées à lui ravir la place. Aujourd'hui je préfère me tenir à distance, l'esprit vide dans la partie vide de la pièce. Je n'existe peut-être pas, mais c'est ma force. Que peut la matière contre moi ? Depuis, la table s'est mise à douter, mais elle cache soigneusement son écorchure sous une nappe blanche qui lui sert de linceul.

LA PORTE :

La porte fait face à la rue. Elle me tourne le dos, moi qui suis de l'autre côté, dans la pièce, à jouer à l'intériorité, cette carapace. La porte s'oppose à toute tentative d'intrusion qui viendrait troubler ma tranquillité d'être. Elle filtre même les bruits qui ne me parviennent qu'étouffés, traduits dans un langage paisible pour que j'accepte de les entendre : rue suffisamment lointaine pour mettre mes sens aux aguets sans créer véritablement le danger. Celui-ci viendra à son heure, d'un lieu profond où il n'y a rien et qui se moque des espaces. C'est dans la porte que le mur trouve son cœur. C'est là que la pierre vient s'adoucir et révéler sa fracture. La porte trop

ouverte n'est plus une porte : elle s'efface devant le seuil. Si elle n'est qu'entrouverte, elle révèle son absence de profil, mais sourit quand même avec un léger grincement. Pour sortir, il faut la tirer à soi, prendre ce recul qui vous donne des armes intérieures pour affronter la rue. Mais si je reste, le mouvement de la clef dans la serrure ne clôt pas le débat. Ce que je crois être le plus intime, cette pensée à laquelle il m'arrive de m'identifier, est aussi une porte qui donne sur une rue inconnue où nul n'a jamais marché.

LA VILLE

Pour Petr Král

La nuit venue, la ville appartient au nomade. Dans la galaxie des façades éclairées et des trous noirs, il suit sa bonne étoile qu'il reconnaît à ce léger tremblement du voilage dans la fenêtre entrouverte. Derrière, l'ombre qui passe, chevelure déployée, est une comète. Mais l'intériorité de la ville est ailleurs, dans la rue même qui ne cache rien, squelette dehors, nerfs à vif, veines ouvertes sous le scalpel de mon pas qui cherche le cœur. Sous le regard bienveillant des mille lunes portées à bout de bras par d'obscurs lampadaires, je suis d'instinct la piste qui mène à la petite place, avec son arbre, sa fontaine et son banc. Ces restes de campement une fois identifiés, trace encore fraîche repérée, je repars à travers la ville à la poursuite d'un rêve de pierre, de toutes ces pierres assises qui se souviennent d'avoir été poussière ou sable, et d'avoir donné à l'errance la forme d'un pied.

LE PIED

Le pied est ce qu'il y a de plus horizontal dans l'homme. Constamment, il touche le sol et tient la tête, qui croit le gouverner, à distance. D'ailleurs,

c'est lui qui règne sur la marche dont la pensée la plus subtile n'est qu'une imitation. Là-haut, c'est l'exil et il le sait, lui qui tient sa plante tournée vers la terre et qui trouve partout son lieu, maintenant l'homme en ligne droite avec le centre. Comme il craint par-dessus tout le déséquilibre, il s'invente un double de l'autre côté du corps pour rattraper le mouvement qui l'entraîne et qui, sans cette alternance, risquerait de mettre en péril la fière verticalité du bipède. Et les orteils ? C'est un piano au fond de la chaussure pour compléter l'orchestre et alléger la pesanteur. Dans le sommeil, c'est le corps tout entier, étendu dans le lit, qui devient pied, mais un pied immobile, tandis que le pied lui-même, soudain délaissé, se dresse en oreille attentive pour écouter dans le rêve la marche énigmatique du dormeur.

LA TETE :

Le sens de la perfection aurait voulu que la tête fût une boule, la plus petite planète de l'univers. Mais des cataclysmes intérieurs ont modelé son relief, aspérité du nez, brèches des yeux et de la bouche, ravinement du menton. A lui seul, le visage, qui est l'avant de la tête, dégagerait une violence inouïe si les yeux n'étaient pas adoucis par les cils et les sourcils et si les lèvres ne venaient pas dessiner la bouche sur le modèle d'un rapace en vol, ailes déployées pour donner de l'essor à la parole. Indispensable, la tête ? Si elle n'existait pas, l'homme verrait par les tétons, respirerait par le nombril, mangerait et parlerait avec le sexe. La seule justification de la tête est d'être le grenier du corps et la cave du ciel, instinct et lumière : un lieu pour la mémoire oubliée du monde dont je garde fidèlement les archives.

LA MAIN :

Dans la main, c'est la paume qui pense. Les lignes qui la plissent prouvent l'intensité de sa méditation qu'elle mène à ciel ouvert. Le cerveau est nu sous les doigts qui, souvent recroquevillés, se prosternent devant lui

et en même temps le protègent d'une barricade. Les ongles sont des boucliers pour ces fiers guerriers qui vont à la conquête des choses et ramènent leur offrande à l'idole. Le pouce est l'ange rebelle. Faisant face aux adorateurs, il les défie un à un puis, lassé, se retire du combat pour chercher, de biais, sa propre voie dans l'espace. C'est à la commissure du pouce et de l'index qu'on trouve la bouche : elle ne parle pas, mais elle rit, jamais elle ne s'arrête de rire, pendant qu'au dos de la main, là où l'on compte les mois sur les bosses, le temps, décidément imperturbable, continue de jouer à saute-mouton avec la vie.

L'HOMME :

Celui qui cherche le sens et à ficeler le monde, c'est l'homme. Par sa forme verticale et somme toute étroite, il aurait pu rester un simple point d'exclamation dans la phrase interminable qui a commencé dès sa naissance. Mais l'orteil est là, de chaque côté du visage, à poser l'interrogation qui, sans elle, resterait en suspens dans les yeux. Alors, le regard s'envole vers la réponse. Les cils sont ses ailes, mais c'est la pointe du nez qui montre la voie. S'il la ramène, la colonne vertébrale, dressée et frissonnante, portera la tête en triomphe. Et si le regard ne revient pas. S'il se met à fuir avec le sens des choses ? Ma pensée, désorientée, se lance aussitôt à leur poursuite et je me surprends à mon tour à courir derrière sans parvenir à la rattraper.



Voici maintenant un extrait de « La voix de Personne », toujours aux éditions Lettres Vives. Ce livre a été écrit, alors que j'habitais Paris, dans le XVe arrondissement. Je disposais d'une terrasse qui donnait sur un jardin. Du côté droit, un hôtel déployait une vaste façade trouée de fenêtres, celles des chambres. En face, un peu en biais, il y avait un grand mur et quelques arbres. Plus loin, je voyais la montée d'escalier d'un immeuble. Je venais souvent sur cette terrasse, laissant l'écriture jaillir dans ma tête, mêlant le réel, l'imaginaire et la mémoire. Je vais donc vous lire la dernière partie qui va s'accélération pour, à la fin, s'épanouir en une seule phrase :

« Alors la nuit, avec un rire espiègle, relève sa jupe et je vois que sa peau est blanche ». C'est comme cela que ça commence, par presque rien. Soudain la nuit est femme, avec ses grandes échancrures ouvertes sur la vie et sur la mort, avec son décolleté d'africaine donnant sur la savane brûlée et ses longs cils offrant un horizon à l'invisible, nuit des enlacements et des étreintes, ouvertes à coups de reins et de mots, cris et larmes mêlés, et ce quelque chose qui sort de soi pour s'épanouir en étoile dans le cœur de l'autre ! J'imagine très précisément ses jambes, si fragiles aux pieds et aux chevilles, si peu en contact avec le sol, et qui s'élancent avec les mollets et les cuisses vers cette autre terre que dessine le ventre. Et cela tourbillonne autour du sexe et de l'anus, s'étrangle un peu au niveau des hanches avant de retrouver de l'ampleur avec les épaules rejetées en arrière pour projeter les seins en avant avec insolence, proue parée pour l'abordage, alors que le cou, se faisant prudent, étire son doute avec la tête, par l'interrogation de la bouche, des yeux et des sourcils tandis que la réponse s'enfuit par la chevelure ruisselant en cascade sur les reins et les fesses, le sens brusquement précipité au sol et se perdant dans la nuit sans laisser de trace, jupe aussitôt rabattue.

La femme est nuit. De nouveau la nuit est nuit. J'aurais aimé raconter sa légende, mais comment dire l'épopée de la nuit ? Il faudrait donner de la voix dans la voilure et larguer les amarres sans se retourner, sans port et sans attache, sans mémoire, voguant incognito sur le vaste océan noir du verbe, non pour découvrir de nouveaux paysages mais pour les effacer tous d'un simple revers de vagues. Pourtant, ce n'est qu'une petite voix qui sort de ma bouche pour dire la nuit, une toute petite voix pour une toute petite nuit, celle qui vient ici tous les soirs, seulement un peu plus tôt ou un peu plus tard selon les saisons et qui s'installe lentement, par petites touches de plus en plus foncées au fur et à mesure que le temps passe, y compris dans ma conscience qui se voudrait clarté absolue mais qui n'est rien sans ce point noir qui s'incruste dans le dedans comme une piqûre de guêpe et qui attise.

C'est une nuit tombée du ciel, comme nous, et qui s'étonne à chaque crépuscule d'être de nouveau là dans les recoins parmi les poubelles, rejetée dans les arrière-cours, souvent à l'affût, tapie dans l'ombre en quelque sorte et guettant, tel un chat de gouttière levant la griffe, prêt à l'abattre sur l'intrus qui chercherait à envahir son territoire, à lui imposer ce qu'il croit être la lumière, celle des hommes, fatalement étriquée, comme pour donner du sens à la nuit, alors qu'au contraire c'est la nuit, dans ce qu'elle a de plus obscur et d'incompréhensible, qui éclaire le sens. La voici rôdant autour de la fenêtre d'en face, prenant appui sur les rebords pour mieux faire ressortir la clarté de la pièce et avec elle ces scintillements d'objets banals, de gestes ordinaires qu'on aurait à peine vus en plein jour et qui, ainsi débusqués, s'illuminent soudain : un verre à la main, la femme se lève et se dirige vers la glace, s'observe attentivement sous tous les angles, essayant des mimiques, défiant peut-être son image, avant de retourner s'asseoir sur le bord du lit, pensive, et ce mouvement dans l'espace de la chambre, à la fois érotique et quelconque, reste comme

en suspens, diamant de l'éphémère dans son écrin de nuit, un soupçon de présence, la présence d'un soupçon, dans le néant.

Et on est là à cet instant, un peu en biais tout de même par rapport à la scène, quelque part dans l'espace et le temps. On ne sait d'ailleurs pas ce que c'est, mais on est là dans ça, sans l'avoir choisi, à tenter de dire sa propre présence, sans être complètement sûr de cette présence. C'est une impression assez vague, on ne sait pas tout à fait quoi. On n'en a pas vraiment conscience, mais de toute façon on est ici pour quelque temps, à jouer avec le monde ou à le subir. On peut rester dans son coin comme si on avait peur d'entrer en scène. Pour quelle pièce injouable ? Le plus souvent on finit par s'avancer quand même, en maugréant, en titubant, sans savoir quelle force nous pousse à aller de l'avant, avec d'autres voyageurs tout aussi démunis et perdus, se demandant eux aussi ce qu'ils font là, en exil, mais sans lieu d'origine, pressentant obscurément qu'ils ne viennent pas d'ailleurs, qu'il n'y a pas d'ailleurs.

On sait seulement qu'il faut y aller, sans savoir où, que le temps est plus court que l'espace et qu'il viendra un jour couper la route, que la mort finira par casser le voyage et ce sera alors comme si nous n'avions jamais existé. Il ne restera rien pour la mémoire au bout du compte, pour personne : on était venu là presque par inadvertance, par la grâce d'un spermatozoïde plus fort ou plus malin, peut-être plus séducteur que les autres. C'est donc ça la vie, tout ce rien ? Ce tout petit bruit pour rien, jeté en pure perte dans l'immensité, pour dire simplement qu'on existe même si personne n'écoute. Ce petit bruit, cette petite voix qui me vient aux lèvres, comme la saveur désabusée de toutes choses, la voix de personne.

Il reste bien un peu de «je» dans l'intonation quand au fil des saisons je regarde l'arbre, la nuit, le ciel. Quand je te regarde, moi qui n'ai jamais su dire je t'aime. Le vent le dit tellement mieux quand il passe en frisson sur ta peau. C'est le vent des grands larges. Il vient avec la marée montante dans l'estuaire de tes cuisses, y apportant les embruns et avivant ce parfum

d'algues qui me prend aussitôt à la gorge. Entends-tu ce murmure ? Sens-tu ce souffle sur tes lèvres ? A marée basse, la mer déplie ses jambes et, en se découvrant, révèle de nouveau ce chemin qui mène à l'île Callot, à travers sable et rochers. C'est par-là que tu marches. De chaque côté, les vagues provisoirement soumises s'inclinent et t'abandonnent l'étroit passage. Leur clapotis autour de tes chevilles fait écho au ruissellement de tes cheveux et à l'éclat de ton rire, mais le balancement de tes hanches, c'est pour moi seul, dans un dernier regard, alors que l'océan commence déjà, par un lent et vaste déploiement, à reprendre son territoire, en effaçant nos traces.

Ce n'était donc qu'un feu de broussaille, avec quelques crépitements. Le vent a dispersé la braise. Me voici de nouveau face au mur, avec sur les lèvres un goût de cendre. O peuple invisible qui hante mes nuits et qui n'a plus rien à dire ! Même la petite voix ne m'appartenait pas. Elle m'a quitté, elle s'en est allée parmi le monde. Qui parle maintenant dehors, d'une voix aussi minuscule ? Qui appelle dans le désert ? Qui cherche à renouer l'alliance ? Je suis aux aguets. Je regarde, j'écoute. J'écoute la rumeur qui monte des choses. La pensée vide, j'entre en résonance. La parole peut jaillir d'une simple motte de terre ou d'un reflet dans la vitre. Ce ne seraient d'abord que des murmures épars, des chuchotements qui lentement se rassembleraient et finiraient par former un début de phrase encore balbutiante. Puis, de ruisseau, la petite voix deviendrait rivière et fleuve. Chargée d'alluvions, peut-être de pépites, la phrase prendrait de l'ampleur, se laisserait porter par le courant jusqu'à la haute mer. Dans les remous de la langue ainsi forgée, l'écriture du monde serait fragile et menacerait à chaque instant de se noyer, de sombrer dans l'abîme, mais chaque fois elle se redresserait avec la vague, s'élançant en biais dans la lumière vers un point de toute façon innommable, une ponctuation pour le silence.

La femme monte l'escalier, sa jupe courte permet d'apercevoir, dans un tourbillon de peau blanche, la jambe légèrement posée en arrière sur la marche et qui s'étire langoureusement, tandis que l'autre, pliée, reste dissimulée sous l'étoffe, ne voulant pas montrer à autrui la crispation qui la propulse vers la prochaine étape où ce sera à son tour d'être en retrait, soudain lascive et offerte, et ainsi par alternance jusqu'au dernier étage de l'immeuble où la femme cherchera sa clé dans l'écrin noir d'un sac à main, ouvrant la porte et, dans ce mouvement, poussant une autre porte plus secrète qui donne sur un ailleurs imprévisible, ce n'est pourtant que la vie, toute la vie, immédiate et lointaine, avec son frissonnement qui parvient même à exalter les herbes du jardin subitement dressées, turgescents, à faire vibrer leurs bords coupants en une musique étrange et sensuelle qui s'élève dans la nuit complice jusqu'à la fenêtre de la chambre derrière laquelle la femme, n'envisageant à aucun moment de tirer les rideaux, se donnant à voir à travers la légèreté du voilage, se dirige en diagonale sur le damier injouable du parquet vers le miroir pour y découvrir son visage sous un angle qu'elle ne connaissait pas, c'est comme si elle avait d'un seul coup arraché le voile et qu'elle se voyait nue pour la première fois, allant maintenant à sa fenêtre, l'ouvrant et regardant de la même façon, non pas l'étoile mais le monde comme s'il venait de naître, dans la lumière primitive d'un verbe inconnu qui en est encore à son balbutiement et qui rassemble dans le jardin des fragments de voix, des bribes de sens, des vertiges, de la poussière de temps, tous ces petits riens entrecoupés de silences, tous ces silences reliés entre eux par le silence, tout ce silence à jamais seul et que rien ne relie mais que la voix porte en écho dans chaque mot, devinant, la femme, qu'elle n'est elle-même, ainsi penchée à la balustrade, qu'un moment seulement plus intense, plus exalté, du déploiement de cette phrase, présente en cet instant et à cet endroit comme un phare qui éclaire par intermittence le vaste océan de la nuit, traduisant la sourde menace du non-dit en signaux que se renvoient les

choses et qui les tiennent en alerte, la femme se penchant et se tournant d'abord vers l'arbre, le regard embué, nostalgique, se souvenant peut-être du temps où elle s'identifiait à une des branches femelles, amoureuse du vent nomade qui la soulevait et l'emportait, imaginait-elle, jusqu'au firmament où elle dansait, dansait jusqu'à l'aube avec le ciel, tandis que le vieux tronc rugueux, ainsi délaissé, se contractait encore davantage, cherchant refuge par ses racines dans le sol natal comme on s'accroche à des certitudes, croyant tenir le centre dans le nulle part du monde et retrouver de cette façon une emprise sur tout ce qui bouge et tourbillonne, mais finalement vaincu dans sa profondeur hautaine et inaccessible, rejeté de toutes les sensations dont la femme, toujours penchée à la fenêtre, se fait maintenant l'écho, appelant toutes les voix éparpillées dans l'obscurité, toutes les voix déclassées et oubliées, celles qui dormaient parmi les choses ou que nul n'entendait, les exhortant à monter jusqu'à elle avec le vent par vagues successives pour les rassembler en une phrase unique dont elle est en partie l'inspiratrice, montrant d'un geste à la fois solennel et désinvolte une direction dans la nuit qui commence à pâlir, portant déjà en maints endroits les stigmates blanchâtres de l'aurore, la femme relançant plus loin le voyage, quelque part là-bas dans le matin de tous les possibles, puis voici soudain qu'elle se tourne vers moi, toujours debout sur ma terrasse, héroïque et vain face au mur, qu'elle m'appelle à mon tour d'un bout à l'autre du jardin, cherchant sans doute à m'entraîner dans le chant qui monte du limon de la terre mais n'y parvenant pas, ne trouvant pas de prise en moi pour me faire basculer dans l'errance, elle écoute alors une dernière fois la rumeur de la nuit qu'elle a elle-même suscitée et que le vent emporte vers le petit jour puis, se désintéressant de cette langue nouvelle partie à la découverte d'un nouveau monde, elle referme brusquement la fenêtre et tire les rideaux, se retirant, sinon dans la transcendance, du moins dans cette marge que la vie s'invente à côté des choses comme un espace de résistance, peut-être s'est-elle allongée sur le

lit et fait-elle l'amour, ramassant la phrase en un cri unique écrit avec le souffle à même la peau, en dehors des pages, peut-être s'est-elle endormie, rejoignant par le rêve, dont elle n'aura au réveil qu'un souvenir vague, la horde du verbe issue du chaos des choses, la guidant au milieu des tempêtes vers le point de l'aube où le soleil apparaît, porteur d'un sens lumineux qui vient se baigner dans les vagues de la langue, peut-être au contraire a-t-elle choisi plutôt de sombrer sans remords dans un sommeil profond aux confins du silence, me laissant de tout façon seul face à l'incompréhensible, comme si j'avais été condamné à chercher toute ma vie une traduction impossible, tandis que des oiseaux, à peine éveillés, rassemblent leurs ailes et leurs cris au-dessus de ma tête et tourbillonnent un peu hagards dans la lumière naissante, tournant jusqu'au vertige dans mon regard autour de la pupille dilatée qui a su retrouver et garder intacte l'illumination de la nuit.



